

Connaissances des végétaux en Nouvelle-France et histoire de la botanique

Alain Asselin, Jacques Cayouette and Jacques Mathieu

Volume 21, Number 3, 2016

L'Histoire des sciences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80942ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Asselin, A., Cayouette, J. & Mathieu, J. (2016). Connaissances des végétaux en Nouvelle-France et histoire de la botanique. *Histoire Québec*, 21(3), 16–22.

Connaissances des végétaux en Nouvelle-France et histoire de la botanique¹

par Alain Asselin, Jacques Cayouette et Jacques Mathieu

Alain Asselin est professeur à la retraite du Département de phytologie de l'Université Laval. Jacques Cayouette est botaniste à Agriculture et agroalimentaire Canada (Ottawa). Jacques Mathieu est historien et professeur émérite à l'Université Laval, il a été lauréat du Prix du Québec Gérard-Morisset pour sa contribution au patrimoine, en 2014. Les trois auteurs ont publié deux tomes (2014 et 2015) de Curieuses histoires de plantes du Canada.

Les connaissances des végétaux en lien avec la Nouvelle-France permettent d'apprécier leur contribution à l'histoire de la botanique, du temps de Jacques Cartier jusqu'à la fin du Régime français. Au début de la Nouvelle-France, la botanique est encore largement médicinale et inspirée de traditions antiques. Par la suite, on assiste à l'évolution de la botanique traditionnelle vers un ensemble de disciplines qui font de plus en plus appel à des approches expérimentales et à la diversité des végétaux recensés tant en Amérique qu'ailleurs. Différentes nouvelles sciences des végétaux s'individualisent peu à peu tout en élaguant progressivement les traditions datant de l'Antiquité.

Le savoir botanique européen en 1534²

Au moment du premier voyage de Jacques Cartier, les connaissances savantes sur les plantes sont surtout celles rapportées par quelques auteurs renommés de l'Antiquité, comme Théophraste³ (vers 372-vers 286 avant l'ère chrétienne), Plin l'Ancien (23-79 de l'ère chrétienne), Dioscoride (vers 40-vers 90) et Galien (131-201). Pour ces auteurs encore fréquemment cités à la Renaissance, la botanique est principalement celle des plantes médicinales qui constituent numériquement l'essentiel de l'arsenal thérapeutique de la médecine. On traite les malades avec des remèdes simples ou composés surtout à base de végétaux de la flore européenne ou importés d'autres régions éloignées de l'Ancien Monde.

Théophraste, un disciple du réputé philosophe grec Aristote, est considéré comme le père de la botanique parce qu'il croit que les végétaux méritent d'être étudiés pour eux-mêmes, car ils sont des êtres vivants. De façon novatrice, Théophraste recommande de ne pas se consacrer uniquement à l'étude de la diversité des usages des végétaux (alimentaires pour les humains et les animaux, condimentaires, médicinaux, tinctoriaux, rituels et bien d'autres). Vers l'an 77, Dioscoride écrit *De materia medica* (*De la matière médicale*), un guide fort estimé et simplifié de médecine qui fait appel à environ 600 plantes médicinales comparativement à seulement 35 remèdes d'origine animale. À l'époque des explorations de Jacques Cartier, les textes de Dioscoride constituent encore la référence pour la botanique essentiellement médicinale et inspirée de l'Antiquité. Botanique et médecine font alors très bon ménage.

Des questionnements botaniques à l'époque de Cartier

L'influence prépondérante des savoirs de l'Antiquité est de plus en plus ébranlée par les nouvelles connaissances tirées de l'Amérique. Les nouveaux végétaux recensés et les usages qu'en font les peuples du Nouveau Monde stimulent les questionnements sur la valeur des propos des auteurs de l'Antiquité. Quelques décennies avant les voyages de Jacques Cartier, Christophe Colomb et d'autres conquérants espagnols avaient déjà révélé la présence de nouvelles plantes, comme le maïs et

le tabac, qui eurent des influences majeures à l'échelle planétaire. Peu à peu, des savants prennent en considération ces nouvelles découvertes botaniques.

Une évolution vers la botanique moderne entre 1540 et 1760⁴

Un certain nombre d'innovations et de découvertes expliquent l'évolution de la botanique surtout médicinale vers la botanique moderne divisée en disciplines spécialisées comme la classification et la nomenclature, la morphologie, la physiologie, la chimie analytique, la génétique, l'agronomie, la foresterie et bien d'autres. Parmi ces innovations et découvertes, six ont particulièrement influencé le développement des savoirs botaniques. Cette liste partielle n'inclut pas, par exemple, des propos sur le développement de la physiologie végétale, de la microscopie des végétaux et de l'ethnobotanique.

1. Les jardins botaniques et la botanique universitaire

À partir de la décennie 1540, un nouveau type de jardin se développe dans le monde savant. C'est le jardin botanique consacré à l'étude des plantes qui prend naissance en Italie (Padoue, Pise, Florence, Ferrare, Sassari et Bologne), en Allemagne, aux Pays-Bas et en France. Ces jardins, qui contiennent de plus en plus d'espèces de pays lointains comme l'Amérique française, sont souvent associés aux activités d'enseignement et de recherche de professeurs de facultés de médecine.

2. Les herbiers de plantes séchées

À peu près en même temps que l'établissement graduel de jardins botaniques en lien avec des chercheurs universitaires, les botanistes utilisent de plus en plus des collections de plantes séchées pour mieux examiner et étudier de façon comparative la diversité des spécimens locaux et étrangers.

3. Les publications botaniques et leurs illustrations améliorées

La technologie de l'imprimerie, mise au point en Europe au 15^e siècle, permet une production plus importante et accélérée d'ouvrages de botanique qui diffusent de plus en plus d'illustrations de la diversité des végétaux. L'usage de plaques de cuivre pour produire ces illustrations permet une amélioration notable de leur qualité par rapport aux plaques de bois.

4. Le sexe chez les plantes

En 1694, Rudolf Jacob Camerer, de l'Université de Tübingen, fournit les premières évidences expérimentales de l'apport nécessaire du pollen (de l'organe mâle) dans le processus de la fertilisation de l'ovule (de l'organe femelle) dans la reproduction sexuée. En 1717, Thomas Fairchild effectue un croisement entre deux espèces d'œillet. Un plant hybride naît de ces manipulations de la reproduction sexuée. C'est une étape préliminaire qui conduit éventuellement aux premières expérimentations en génétique végétale.

5. La chimie, la pharmacie et la médecine se séparent de la botanique traditionnelle et contribuent à l'évolution des sciences botaniques

L'analyse des végétaux et de leurs extraits ne se contente plus des observations visuelles, olfactives ou gustatives. On triture les végétaux de diverses façons. On fait réagir ces extraits avec une gamme de substances minérales et autres. La chimie analytique des constituants des végétaux se développe. Du reste, peu à peu, la chimie s'éloigne de l'alchimie pour devenir une science

autonome fort utile pour l'analyse comparative des végétaux et de leurs substances. Les apothicaires, intéressés par les plantes médicinales, leurs substances et leurs propriétés sur les humains utilisent les nouvelles connaissances chimiques. Le monde des apothicaires devient celui des pharmaciens préoccupés par les aspects pharmacologiques des substances végétales. Le monde de la médecine évolue aussi comme science autonome. Cette nouvelle médecine s'appuie de plus en plus sur les découvertes de l'anatomie et de la physiologie humaines.

6. Les sociétés et les publications savantes

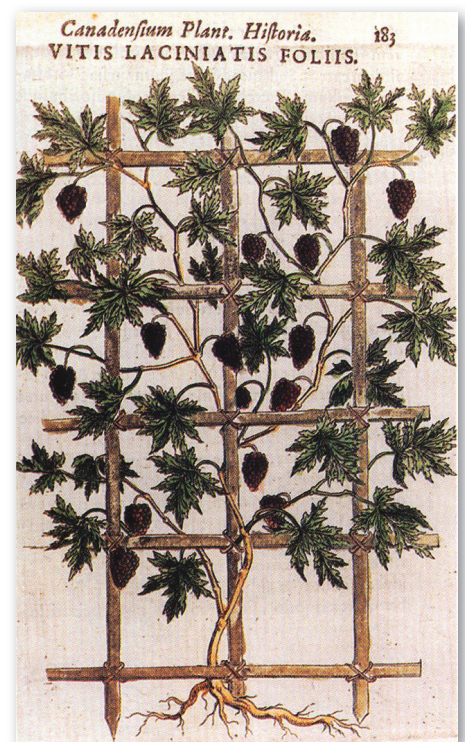
En 1652, les Allemands mettent sur pied une société qui devient l'Académie allemande des sciences Leopoldina. Dès 1670, cette académie publie l'un des premiers journaux scientifiques. En 1660, les Anglais établissent leur Académie royale des sciences à Londres. Les Français font de même à Paris en 1666. Le botaniste Nicolas Marchant fait alors partie du premier groupe d'académiciens scientifiques en France. En 1665, le ministre français Jean-Baptiste Colbert appuie la création du *Journal des sçavants* pour favoriser la dissémination des savoirs.

Influences et contributions de la Nouvelle-France

En reprenant les six innovations ou découvertes décrites précédemment, il est possible de faire ressortir quelques influences ou contributions en lien avec la Nouvelle-France.

1. Les jardins botaniques et la botanique universitaire

Les jardins d'Europe exhibent rapidement et fièrement des plantes du Nouveau Monde, incluant celles associées aux premières explorations « canadiennes » en Nouvelle-France. En 1635, Jacques Cornuti⁵, médecin parisien, publie la toute première flore nord-américaine. Il décrit plus de 40 espèces canadiennes ou nord-américaines qu'il observe pour la plupart dans le jardin de Jean et



Une vigne d'Amérique (?) illustrée en 1635. (Source : Banque d'images Septentrion, référence 2, p. 108)

Vespasien Robin à Paris, car il n'est pas venu en Amérique du Nord. Cornuti utilise pour trois espèces (asaret du Canada, ronce odorante et apios d'Amérique) des appellations scientifiques latines (*Asarum canadense*, *Rubus odoratus* et *Apios americana*) qui sont encore en usage au 21^e siècle. En 1636, la plupart des espèces de la flore de Cornuti se retrouvent dans la liste du nouveau Jardin royal des plantes mis sur pied à Paris. Plusieurs d'entre elles sont cependant nommées américaines, plutôt que canadiennes, même si elles proviennent vraisemblablement de régions du Canada.

Bien d'autres plantes des vastes territoires de la Nouvelle-France aboutissent au Jardin royal à Paris et dans d'autres jardins d'Europe. En 1614, le lis du Canada (*Lilium canadense*) fait partie des espèces illustrées dans un florilège publié en Allemagne par Jean-Théodore de Bry⁶. Le père de Jean-Théodore de Bry avait été vers la fin du siècle précédent le responsable de l'un des premiers récits des explorations

anglaises en Amérique du Nord. D'autres plantes ornementales, issues de la Nouvelle-France, reçoivent l'attention de divers responsables de jardins d'Europe. Citons l'exemple de la lobélie cardinale (*Lobelia cardinalis*) dont la couleur de la fleur rappelle la pourpre cardinalice. Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver cette espèce à Rome. En 1633, dans la ville du Saint Siège, le cardinal Francesco Barberini, neveu du pape Urbain VIII, cultive de plus des fraises canadiennes qu'il estime d'une grosseur inouïe.

2. Les herbiers de plantes séchées
Vers 1620, l'herbier de Joachim Burser⁷, médecin allemand, contient 27 plantes provenant vraisemblablement du Canada, même si le collectionneur indique qu'elles proviennent du Brésil. Ce type de confusion géographique n'est pas rare à cette époque. Un apothicaire de Paris aurait fourni les échantillons à Burser. Cet apothicaire pourrait bien être Louis Hébert⁸, surnommé le « ramasseur d'herbes », qui est installé à Québec avec sa famille depuis 1617 après avoir séjourné en Acadie.

L'apothicaire Hébert est vraisemblablement celui qui a expédié à Paris des végétaux faisant partie du livre *Canadensium plantarum Historia...* publié par Jacques Cornuti en 1635, l'année du décès à Québec de Samuel de Champlain.

À partir de 1698, Michel Sarrazin⁹, médecin du roi qui œuvre principalement à Québec, expédie plusieurs échantillons de plantes séchées à des botanistes du Jardin royal des plantes à Paris. En 1708, le botaniste Sébastien Vaillant¹⁰, du Jardin du roi à Paris, élabore une liste de plus de 220 plantes du Canada à partir de spécimens et d'informations provenant de Michel Sarrazin. Plusieurs de ces spécimens font partie de l'herbier actuel du Muséum national d'histoire naturelle à Paris. Une plante expédiée par Sarrazin en 1698 a été nommée *Sarracena* en 1700 par le réputé botaniste français Joseph Pitton de Tournefort¹¹ afin de souligner les contributions botaniques de Michel Sarrazin. Le nom initial deviendra *Sarracenia*. Les sarracénies sont des plantes insectivores. Sarrazin a fait une description rigoureuse, fidèle et remarquable de la sarracénie pourpre (*Sarracenia purpurea*) qui a attiré l'attention des savants de l'époque. Michel Sarrazin a aussi produit des descriptions anatomiques d'animaux d'Amérique du Nord qui ont mérité une publication dans les comptes-rendus savants de l'Académie des sciences à Paris.

3. Les publications botaniques et leurs illustrations améliorées

Même si l'imprimerie est absente en Nouvelle-France, des livres y circulent, notamment dans les bibliothèques des communautés religieuses. Chez les Jésuites, on recense des livres de médecine et quelques ouvrages de botanique. Au Mexique, une première imprimerie est installée en 1539 par les autorités espagnoles. En 1570, le premier livre de médecine imprimé en Amérique est produit à Mexico. Dans cet ouvrage, une salsepareille médicinale indigène au Mexique est



L'adiante du Canada. (Source : Banque d'images Septentrion, référence 2, p. 126)

comparée à la salsepareille thérapeutique utilisée en Europe. Il n'est donc pas surprenant qu'une espèce de la Nouvelle-France soit alors connue à cette époque sous l'appellation « salsepareille ». Cette plante, l'aralie à tige nue (*Aralia nudicaulis*), n'a rien en commun avec la salsepareille mexicaine ou européenne. On présume simplement qu'elle possède des propriétés médicinales similaires aux autres espèces qui portent le même nom. La salsepareille de la Nouvelle-France devient une plante médicinale populaire particulièrement au début du 18^e siècle. Dans la publication de la flore nord-américaine par Jacques Cornuti en 1635, on observe l'illustration relativement fidèle de spécimens de plantes canadiennes. La plupart de ces illustrations permettent d'ailleurs l'identification précise des espèces de cette flore.

4. Le sexe chez les plantes

Quelques descriptions de plantes de Nouvelle-France évoquent des plants ou espèces mâles ou femelles. Il s'agit cependant d'appellations destinées à distinguer des traits ou des caractéristiques morphologiques. Il n'y a pas de compte-rendu de tentative de formation d'hybrides à partir d'espèces différentes en contrôlant l'utilisation des sources de pollen. Il faut cependant noter que deux espèces végétales ayant donné naissance à des hybrides d'intérêt agronomique ou génétique ont peut-être leur origine en Nouvelle-France. Pour quelques auteurs, le géniteur mâle du fraisier cultivé moderne (*Fragaria xananassa*), le fraisier de Virginie (*Fragaria virginiana*), a peut-être été apporté initialement en France par Jacques Cartier¹². Étonnamment, le géniteur femelle, le fraisier du Chili (*Fragaria chiloensis*), provient d'Amérique du Sud. L'hybridation entre ces deux espèces d'Amérique aurait eu lieu en Europe entre 1714 et le milieu de ce siècle. En 1766, le jeune botaniste français Antoine Nicolas Duchesne publie *Histoire naturelle des fraisiers* et il est le premier scientifique à suggérer des relations généalogiques entre les dix sortes principales (races) de fraisier.

Une de ces races est le fraisier écarlate d'Amérique du Nord. Il existe même une variété du Canada qui possède des tiges (stolons) fort rampantes. Selon Duchesne, un géniteur du fraisier ananas, correspondant au fraisier moderne cultivé, proviendrait peut-être du Canada¹³.

Au tout début de la décennie 1760, le botaniste expérimentateur allemand Joseph Gottlieb Kölreuter réalise, en contrôlant les sources de pollen, des croisements entre le tabac des paysans (*Nicotiana rustica*) et une autre espèce de tabac (*Nicotiana paniculata*). Kölreuter fournit ainsi la première démonstration expérimentale de l'hybridation entre deux espèces de tabac¹⁴. Il est possible que le tabac des paysans ait été aussi rapporté du Canada par Jacques Cartier, qui fut d'ailleurs le premier à décrire l'usage du tabac à pipe par des Amérindiens au Canada.

5. La chimie, la pharmacie et la médecine se séparent de la botanique traditionnelle et contribuent à l'évolution des sciences botaniques

En 1676, l'Académie des sciences à Paris publie un livre fort bien illustré sur les plantes¹⁵. Cet ouvrage se veut hautement scientifique. Toutes les espèces étudiées ont été analysées chimiquement selon des procédés approuvés par les membres académiciens. Parmi la quarantaine de végétaux examinés, dix espèces proviennent d'Amérique. Deux espèces ont un nom canadien : le zizia doré (*Zizia aurea*) et le laportéa du Canada (*Laportea canadensis*). Deux autres ont une appellation acadienne : l'astragale du Canada (*Astragalus canadensis*) et le lis de Philadelphie (*Lilium philadelphicum*).

À partir du deuxième voyage de Cartier en 1535-1536, des plantes médicinales locales sont mentionnées. C'est le cas lors de la guérison du scorbut affligeant la troupe de Cartier. Le remède efficace est une préparation d'inspiration amérindienne à partir de rameaux d'un

gros conifère nommé *annedda* par les Iroquoiens¹⁶. Selon Cartier, cette décoction fort remarquable guérit son équipage du scorbut et même des symptômes de la syphilis. Après ce premier rapport très élogieux de Cartier sur une plante médicinale locale, plusieurs plantes guérisseuses sont énumérées par divers auteurs ayant séjourné en Nouvelle-France. À titre d'exemples, citons le capillaire du Canada correspondant à l'adiante du Canada (*Adiantum pedatum*), le ginseng (ginseng à cinq folioles, *Panax quinquefolius*), les sucres d'érable (érable à sucre, *Acer saccharum* et érable rouge, *Acer rubrum*), la sanguinaire (sanguinaire du Canada, *Sanguinaria canadensis*), la serpenteaire (correspondant à diverses espèces, comme le botryche de Virginie, *Botrychium virginianum*) et le séneca (polygale séneca, *Polygala senega*). Des apothicaires de France qui fournissent les hôpitaux de Nouvelle-France, comme Jacques-Tranquillain Féret¹⁷ à Dieppe, souhaitent également recevoir des médicaments provenant de la colonie. Vers la fin du Régime français, les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec fournissent encore à l'apothicaire Féret du capillaire du Canada, des sucres d'érable, des résines de conifères dont celle de l'épinette rouge correspondant au mélèze laricin (*Larix laricina*) et d'autres curiosités du Canada.

6. Les sociétés et les publications savantes

Michel Sarrazin et Jean-François Gaultier¹⁸, le successeur de Sarrazin, ont été nommés membres correspondants de l'Académie royale des sciences à Paris. Ces deux médecins préoccupés par la botanique fournissent des informations et des spécimens à leurs correspondants.

Certaines de leurs observations et de leurs communications se retrouvent dans les publications officielles de l'Académie.

Que reste-t-il de ces influences ou contributions provenant de la Nouvelle-France?

1. Des noms botaniques universellement reconnus

Des savants qui ont œuvré en Nouvelle-France ont leur nom associé à un genre botanique de la nomenclature moderne. En plus de

Michel Sarrazin (*Sarracenia*), citons le botaniste Pehr Kalm¹⁹ (*Kalmia*), un « apôtre » explorateur pour Charles Linné²⁰; le chirurgien et poète Marin Dières sieur de Dièreville²¹ (*Diervilla*), qui a séjourné en Acadie; Jean-François Gaultier (*Gaultheria*); sans oublier Pierre Noël Le Cheron d'Incarville²² (*Incarvillea*), missionnaire jésuite qui a enseigné à Québec

et qui est devenu par la suite un ami de l'empereur de Chine; et Louis-Antoine de Bougainville²³ (*Bougainvillea*). Une espèce de pigamon est nommée par Linné en 1753 en l'honneur de Jacques Cornuti (*Thalictrum cornuti*), qui avait décrit un pigamon du Canada. Cette appellation est cependant devenue un terme synonyme correspondant au pigamon pubescent (*Thalictrum pubescens*), selon certains botanistes.

2. Des premières scientifiques

Jacques Cartier fait réaliser la première autopsie en Amérique du Nord selon les coutumes médicales de l'époque. La description des altérations anatomiques subséquentes au scorbut est plutôt fidèle à la réalité pathologique. Cartier est le premier à décrire l'efficacité remarquable d'une préparation antiscorbutique à base d'un extrait de conifère canadien et il mentionne de façon inédite l'usage du tabac à pipe par les Amérindiens. L'explorateur a peut-être même rapporté pour la première fois en France du tabac des paysans (*Nicotiana rustica*), qui deviendra en Europe une espèce médicinale considérée comme une panacée (tout comme le tabac commun, *Nicotiana tabacum*) et une plante expérimentale pour des travaux pionniers d'hybridation végétale conduisant à l'avènement de la génétique classique dite de Mendel.

En 1605, Samuel de Champlain est le premier Européen à décrire en sol nord-américain le topinambour (*Helianthus tuberosus*), une espèce alimentaire apparentée au tournesol (*Helianthus annuus*). Une partie importante du plan d'affaires de Champlain présenté à Paris en 1618 repose sur les revenus générés par la vente de végétaux utilitaires, comme les bois, les plantes à fibres textiles, les gommes et les résines et même une plante tinctoriale au latex rouge (sanguinaire du Canada, *Sanguinaria canadensis*)²⁴. L'exploitation des ressources naturelles végétales est toujours d'actualité en Nouvelle-France.



Le kalmia à feuilles étroites.

(Source : Banque d'images Septentrion, référence 2, p. 182)

Un des plus grands agronomes français de son époque, Henri-Louis Duhamel du Monceau²⁵, ne néglige pas les possibilités d'exploiter les capacités d'acclimatation d'espèces ornementales du Canada. En 1750, il produit une analyse détaillée des bois utilisés dans la construction navale au Canada²⁶. Il n'est pas le seul homme de science à se soucier des apports horticoles des espèces d'Amérique du Nord. Dans l'édition de 1706 de *Sylva*, un ouvrage souvent considéré comme le premier traité moderne de sciences forestières, le savant John Evelyn²⁷ mentionne l'usage expérimental d'arbres et d'arbustes du Canada, dont celui d'un cerisier amer.

3. Des héritages amérindiens de toutes sortes

Les Européens découvrent rapidement les principales plantes alimentaires des Amérindiens. Certaines d'entre elles ont par la suite des usages bénéfiques à l'échelle planétaire. C'est le cas d'espèces utilisées en Nouvelle-France, comme le maïs (*Zea mays*), le haricot commun (*Phaseolus vulgaris*), les courges et les citrouilles (*Cucurbita pepo*) ainsi que le tournesol (*Helianthus annuus*). Les connaissances des Amérindiens ont aussi été d'intérêt médicinal. Quelques substances antitumorales modernes ont leur origine dans des usages médicaux ou autres des Amérindiens. Citons le cas de dérivés

semi-synthétiques (étoposide et téniposide) à base de podophylle, une molécule présente dans le podophylle pelté (*Podophyllum peltatum*). Cette plante attire l'attention de Samuel de Champlain. Plus tard, Louis-Armand de Lom d'Arce, mieux connu sous le nom de baron de Lahontan²⁸, Michel Sarrazin et Jean-François Gaultier mentionnent l'effet toxique de cette espèce utilisée par les Amérindiens. La chimie moderne a converti une molécule hautement toxique en dérivés utiles en chimiothérapie.

Un tout autre héritage amérindien est celui des légendes et des mythes concernant des végétaux. Louis-Antoine de Bougainville note en 1757 que les membres de la Nation des Outaouais croient que leurs morts habitent des villages au couchant où ils ont du tabac en abondance. Le passage vers ces villages paradisiaques est protégé par une immense fraise. Les morts en mangent d'ailleurs une portion lors de leur voyage. Il est curieux d'observer que Jacques Cartier aurait peut-être rapporté avec lui en France des échantillons de la fraise et du tabac mythologiques des Amérindiens.

4. Enfin, il reste des mots à redécouvrir

Le vocabulaire de certaines connaissances des plantes en Nouvelle-France a laissé quelques empreintes dans notre langage, comme les termes amérindiens atoca

et savoyane²⁹. Le langage populaire a aussi donné naissance à des mots ou appellations comme épinette, érablière, sapinage, bleuetière, bourreau des arbres, bois de plomb, catharinette, hart rouge, petits cochons, bois d'original, bois barré, thé des bois et bien d'autres. Le missionnaire jésuite Pierre-Philippe Potier³⁰ a colligé au milieu du 18^e siècle les mots et les expressions du langage populaire en Nouvelle-France. Il a répertorié plus d'une centaine de termes relatifs aux plantes et à leurs usages. Potier note l'usage généralisé du suffixe *ière* pour nommer les groupements de végétaux. En fait, Potier rapporte l'usage de 14 termes comportant ce suffixe pour décrire les lieux d'arbres ou d'arbustes : senelière (senelière, groupement d'aubépines), ormière, frênière, chênière, pinière, sapinière, hêtrière, érablière, merisière, tremblière, épinetière (épinetière), cédrière, cyprière (groupement de pins divariqués ou pins gris) et sasafratière (sassafratière, groupement de sassafras). Ainsi, par tradition, le terme atocatière est certes plus approprié que cannebergière. Il en est de même pour le mot pinière, préférable à pinède, et pour les autres appellations similaires du langage populaire en Nouvelle-France. Il faut peut-être bien distiller le passé pour mieux profiter des apports de nos savoirs traditionnels.

Notes

- 1 La plupart des informations sont tirées de *Curieuses histoires de plantes du Canada* (Tome 1 [2014], ci-après identifié référence 1, et Tome 2 [2015], ci-après identifié référence 2), par Alain Asselin, Jacques Cayouette et Jacques Mathieu, Les éditions du Septentrion, Québec.
- 2 Référence 1, p. 14-21.
- 3 Une référence en français sur Théophraste et la botanique antique est celle de Suzanne Amigues (2002). *Études de botanique antique, Tome XXV*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Diffusion de Boccard, Paris.
- 4 Référence 1, p. 22-32.
- 5 Référence 1, p. 174-193.
- 6 Référence 1, p. 140-152.

- 7 Référence 1, p. 133-139.
- 8 Référence 1, p. 125, 136, 139, 154, 186-187, 216, 245-246.
- 9 Référence 2, p. 80-103.
- 10 Référence 2, p. 148-151.
- 11 Référence 2, p. 41-53.
- 12 George M. Darrow (1966). *The strawberry. History, breeding and physiology*, Holt, Rinehart and Winston, p. 35, 56-61.
- 13 Nicolas Antoine Duchesne (1766). *Histoire naturelle des fraisières...* Paris, p. 48-228.
- 14 E. M. East (1921). « A study of partial sterility in certain hybrids », *Genetics* 6 : 311-365.

Notes (suite)

- 15 Référence 2, p. 29-37.
16 Référence 1, p. 70-83.
17 Référence 2, p. 262-275.
18 Référence 2, p. 204-228.
19 Référence 2, p. 179-203.
20 Référence 2, p. 244-249.
21 Référence 2, p. 62-66.
22 Référence 2, p. 115-123.
23 Référence 2, p. 131, 241-243, 267, 280.
24 Référence 1, p. 116-132.
25 Référence 2, p. 244-249.
26 Jacques Mathieu (1971). *La construction navale royale à Québec*, Cahiers d'Histoire N° 23, La Société historique de Québec, Québec, p. 91-95.
27 Référence 2, p. 74-79.
28 Référence 2, p. 69-73.
29 Référence 1, p. 33-36.
30 Référence 2, p. 153-155, 280, 286.

PRIX D'EXCELLENCE DE LA FÉDÉRATION HISTOIRE QUÉBEC

Prix Rodolphe-Fournier

Créé par la Fédération Histoire Québec, avec l'aimable collaboration de la Chambre des notaires du Québec, le prix Rodolphe-Fournier – Prix de la Chambre des notaires du Québec s'adresse à l'ensemble des historiens du Québec, qu'ils soient professionnels ou non professionnels et désire promouvoir la recherche en histoire sur le notariat, la profession notariale ou l'utilisation de l'acte notarié authentique comme principale matière de recherche.

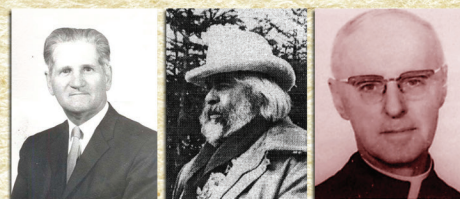
Prix Léonidas-Bélanger

Ce prix a pour objectif de reconnaître l'excellence du travail et de l'action des sociétés d'histoire du Québec dans les domaines de la publication et dans la réalisation d'événements.

Cette année, le prix du volet « publication » est remis et doit mettre en valeur l'excellence d'une publication réalisée par une société membre de la FHQ.



FÉDÉRATION
HISTOIRE
QUÉBEC



Prix Honorius-Provost

Le prix du bénévolat Honorius-Provost est accordé à un bénévole proposé par une société membre en règle de la FHQ.

Il vise à reconnaître et à mettre en valeur le travail bénévole dans les sociétés membres de la Fédération.

DATE LIMITE POUR LE DÉPÔT DES CANDIDATURES : 11 AVRIL 2016. HÂTEZ-VOUS!

LE PROCHAIN CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION HISTOIRE QUÉBEC AURA LIEU À SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU!

Inscrivez dès maintenant ces dates à votre agenda :
SAMEDI, DIMANCHE ET LUNDI, LES 21, 22 ET 23 MAI 2016

Au programme :

Conférence inaugurale : « Le Richelieu à vol d'oiseaux », par Laurent Lucuix
Remise des Prix patrimoine du Conseil montréalais de la Culture et des Communications

Programme préliminaire en ligne au :

www.histoirequebec.qc.ca, sous la rubrique « congrès 2016 »

Réservez votre hébergement maintenant!

Hôtel Relais Gouverneur

Saint-Jean-sur-Richelieu

725, boulevard du Séminaire N, Saint-Jean-sur-Richelieu, QC

Téléphone : 450 348-7376 ou sans frais 1 800 667-3815

Mentionnez : Congrès Fédération Histoire Québec



FÉDÉRATION
HISTOIRE
QUÉBEC

